

## CHRONIQUE.

15 octobre, 1866.

La question d'argent domine en ce moment toutes les autres; il faut que j'en parle si je ne veux pas que cette chronique manque d'actualité. Ne vous effrayez pas cependant, ce n'est pas un alignement de chiffres que vous allez avoir sous les yeux, ni des manœuvres de Bourse que je vais vous décrire, ni un bulletin commercial, où seraient enrégistrées la hausse de la moutarde et la baisse du sel, que j'entreprends de rédiger. Mon intention est de me borner à être l'écho des émotions diverses que cause alternativement l'espoir ou le refus de l'escompte, le chroniqueur de quelques unes des scènes auxquelles donne lieu la crise, qui sévit sur toutes les bourses, moissonne les débiteurs à la fleur du crédit et les marchands à l'aurore d'un commerce languissant.

Une maxime incontestable c'est que nous nous devons de l'argent les uns aux autres. On est toujours le créancier de quelqu'un et le débiteur de quelque chose. Cela n'empêche pas que chacun est aussi intraitable envers celui qui lui doit qu'il voudrait voir celui à qui il doit se montrer traitable à son égard :

“ Comment ? il ne me paie pas, s'écrie le créancier ! Mais croit-il donc que je n'ai pas besoin de mon argent et que je l'ai gagné pour qu'il le dépense. C'est pure insolence ! S'il avait autant à payer que moi, il saurait qu'on ne peut pas laisser ses fonds dor-